

Charles-Henry Sommelette

Lauréat 2017 du Prix du Luxembourg, Charles-Henry Sommelette vit et travaille à Barvaux, à l'ombre d'un jardin qu'il cultive inlassablement : tantôt à coups de fusain charbonneux, denses et sombres qui composent sur le blanc du papier de grand paysages figés où le regard s'engouffre, tantôt dans de petites peintures à l'huile où le vert domine et attire doucement à lui le regard, sans le presser. De part et d'autre, la technique est remarquable. Ici comme là, ce sont des ensembles unifiés qui se présentent à notre vue, au cadrage étudié et précis, qui rappelle celui de la prise de vue photographique. Mais pour peu qu'on s'immerge dans ces compositions, le monde s'immobilise, le temps se suspend – et l'être flotte : il ondule dans l'air comme le vent souffle dans les grands arbres. L'absence est une présence en creux, que l'œil palpe : si ces paysages familiers, aux ambiances indéfinissables, semblent avoir été désertés par l'humain, ils n'en sont pas moins *habités* par une étrange vibration. Et que notre regard se perde dans les dégradés de gris qui s'étirent sur le papier ou qu'il s'enfonce dans les nuances de vert qui chatoient sur la toile, il emporte, dans sa barque silencieuse, notre perception vers d'autres jardins – jardins intérieurs, jardins antérieurs. Car c'est une perception suspendue que notre regard constitue en paysage au moyen d'images mouvantes sédimentées en nous : comme le souligne le philosophe Alain Roger dans son *Court Traité du paysage* (Gallimard, 1997), ce que nous percevons comme paysage, ce sont les images de paysage que nous avons vues qui nous le font recevoir comme tel. Le répertoire visuel que nous avons emmagasiné par les images a formé notre perception, de sorte que c'est à travers ce filtre que nous saisissons le monde qui nous entoure. Et c'est d'autant plus vrai pour le paysage, cet aspect du monde que l'histoire de l'art a assimilé pour en faire un genre archétypal. En s'attaquant à ce thème parmi les plus rabâchés de la peinture, Charles-Henry Sommelette parvient à le renouveler en le singularisant dans un réalisme magique qui lui appartient – et qui diffuse une mélancolie bien douce à notre cœur.

Tout jardin est, d'une façon ou d'une autre, la proposition d'un monde. Mille fois revisité, celui de Charles-Henry Sommelette nous ouvre ainsi les portes d'un monde végétal, silencieux, trouble et troublant – un monde irréel aux franges du réel. Un monde inquiétant, aussi, sous les apparences d'un grand calme. On le sait : il n'est pas rare que la mort prenne l'apparence trompeuse de la vie dans notre société. Ainsi de nos jardins : découpés, clôturés,

agrémentés, entretenus et tondus, ils offrent une image paisible et harmonieuse qui n'est rien d'autre qu'une douce illusion si l'on songe à la mise en coupe réglée, sinon rageuse de la nature dont ils sont le résultat. Regardeur, prends donc garde à la douceur des choses.

Emilie Garroy

Née à Aye en 1984, Emilie Garroy a étudié la peinture à l'Institut Saint-Luc ainsi qu'à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Liège où elle vit et travaille, visiblement avec bonheur. *Oufiti !* Cette Liégeoise de cœur, qui ne manque pas d'afficher gaiement sa fierté pour sa ville d'adoption, pratique son travail d'illustratrice en mode « tout-terrain » – de jeux, bien sûr : ses illustrations à la graphie déliée, au trait vif et sobre, se déclinent en effet sur de nombreux supports – cartes postales, badges, logos et vitrines, carnets, faire-part, parapluies, mugs et objets divers. Ça fleure le bonheur simple d'être en vie, le désir de le dire et de le dessiner pour mieux le partager. Emilie Garroy a ainsi créé une « Petite Madame », un personnage récurrent dans ses créations qui traverse l'existence avec amour, humour, ironie, tendresse et rêverie. Son travail se décline encore en peinture, comme le découvre le visiteur du Palais abbatial : de grandes toiles saisissent de petits instants du quotidien, esquissent en quelques traits et en peu de mots les affres d'un personnage imaginaire qui trouve dans une souriante autodérision une réponse légère à l'absurdité de sa condition. Sous la naïveté apparente et enfantine du personnage, l'artiste entend proposer une réflexion sur l'inadéquation entre une sensibilité exacerbée et les exigences d'une société qui réduit, musèle de plus en plus la libre expression de soi.

Emilien Gillard

Emilien Gillard pratique diverses techniques – le collage, le dessin, la sculpture, l'installation et la gravure – dans une interdépendance revendiquée, de sorte que son travail artistique ne peut être découpé en catégories distinctes et forme un tout : il réalise des gravures d'après ses collages, des dessins d'après ses sculptures ou encore des installations qui mêlent les différentes techniques. Soucieux de construire un ensemble homogène et complet, l'artiste accorde autant d'importance au cheminement de son travail qu'à la réalisation finale à

laquelle il aboutit. Partant d'assemblages de formes, de matières, d'objets, de magazines, Emilien Gillard crée ainsi des personnages polymorphes : c'est leur mutation constante qui le fascine, l'inachèvement de la transformation de leur état initial, leur évolution toujours possible et aléatoire vers *Autre chose* – davantage d'étrangeté, en somme. Car ces assemblages de fragments, ces agrégats de composants divers, leur sédimentation au cours du processus de (dé)composition repoussent toujours plus loin l'hybridation des créatures qui en sont le fruit. A ces formes fantomatiques, la gravure donne ensuite toute leur amplitude : sa matière noire vient sceller leur monstruosité. Face à ces personnages oniriques qui semblent nous épier dans le noir, le vernis du rationnel craque et, soudain, l'image se fait miroir de notre anormalité enfouie : le regardeur est renvoyé aux abîmes qui sont les siens, à ce mélange obscur de désir et de peur qui fait le lit – sinon la lie – de l'être.

Audrey Laurent

Diplômée en peinture de l'Académie des Beaux-Arts de Liège, Audrey Laurent a participé à de nombreux concours artistiques – elle a déjà obtenu une mention au Prix du Luxembourg organisé par le CACLB en 2014 – et exposé ses œuvres à de très nombreux endroits en Belgique. L'artiste a un intérêt de prédilection pour les différentes matières, la variété de leurs textures, leur décomposition autant que leur recomposition. Car c'est bien la transformation de la matière qui est au cœur de ce travail à l'esthétique épurée : Audrey Laurent considère son atelier comme un laboratoire où elle s'adonne – visiblement avec beaucoup de plaisir et de curiosité – à des expériences fantasmagoriques, s'amusant « devant le résultat de rencontres malencontreuses ». Ainsi, son plaisir est de découvrir de nouvelles techniques en partant de matériaux de base, d'objets simples de la vie quotidienne – le stylo bille, la chaise ou la laine, comme dans l'installation qu'elle propose au Palais abbatial – pour les détourner subtilement ensuite. D'une certaine façon, elle les soustrait à la tyrannie de leur fonctionnalité pour expérimenter d'autres manières de les exploiter : elle épure la technique jusqu'à ce que la matière puisse presque, à elle seule, revêtir un aspect artificiel tout en laissant transparaître de la manière la plus franche l'aspect naturel du matériau. Dans cette installation, la texture souple de la laine, enduite de sucre et de colle, revêt la forme rigide et stricte du cube – et le contraste est accentué par les pelotes de laine non traitées

que l'artiste a laissé s'effiloche sur le sol, autour du cube. Le trouble de la perception que la transformation opère est absolument réussi : notre œil s'y laisse délicieusement tromper.

Nathalie Ledoux

Diplômée de peinture à l'ENSAV La Cambre, Nathalie Ledoux est lauréate du prix Moonens 2016 ; elle est actuellement en résidence à la Fondation éponyme. Sa démarche picturale propose un traitement résolument contemporain d'un thème classique dans l'histoire de la peinture : le paysage. L'artiste a coutume de prélever du flot d'informations sur internet des images qu'elle utilise comme support de chacune de ses toiles – un processus de création qui rappelle celui du *Pop Art*, qui a fait de l'utilisation et de la transformation d'images de la culture populaire sa marque de fabrique. Ses paysages se situent aux frontières de l'abstraction et du réel – cet horizon mouvant où la lumière, en se diffractant, décompose les codes de la peinture paysagère en repoussant les limites de la figuration. Coulées, érosions, effacements, exaltations de couleurs vives et jeu d'intensités chromatiques effacent tout indice de représentation « naturaliste », libérant du même coup l'artiste de cette obligation de *faire image* qui y est indexée. Et c'est avec une liberté jubilatoire que ce travail de composition vide les réalités représentées pour laisser place à de purs motifs picturaux, ouvrant un questionnement sur la peinture, sa matérialité, sa texture, ses coloris, sa frontalité. Partant, elle libère également notre œil du carcan des codes du regard en nous proposant une autre expérience sensible, celle de l'immersion dans la surface de la peinture. Car, comme le souligne avec justesse Olivier Drouot, les peintures de Nathalie Ledoux ne cessent, par leurs signes picturaux, d'affirmer leur statut de surface – et « ces indices apparents de la matière permettent aux tableaux d'organiser leur propre écologie, leur système de génération d'événements, leur capacité intrinsèque à devenir ciel, étendue, géologie et dans lesquels le geste de l'artiste n'est pas expressionniste, mais plutôt organisateur, observateur d'un chaos particulier. »

Lucas Leffler

L'expérimentation est au cœur du processus de travail de Lucas Leffler : les images étranges, les fascinantes nuées de matière qu'il produit naissent toutes d'un questionnement sur la

nature de la photographie, ses spécificités, sa chimie, ses mutations, sa résistance et ses limites. Les attributs matériels et objectaux de la photographie sont ici systématiquement interrogés et soumis à l'épreuve de l'expérimentation. C'est sa formation technique et son expérience professionnelle dans un laboratoire photo qui ont suscité et attisé chez lui ce goût de l'expérimentation, considérée par lui comme inhérente au médium photographique, à son évolution technique comme à ses applications pratiques – qu'il n'hésite d'ailleurs pas à mêler à d'autres techniques qui gravitent autour de son médium de prédilection. L'appareil photographique est une machine, le photographe son opérateur et l'investigation empirique obéit à des protocoles dignes de toute méthode scientifique. Fasciné par la matière produite par la pellicule, Lucas Leffler cherche à déborder de la planéité de la surface photographique afin d'élargir ses possibilités plastiques. Il entrevoit cette pratique d'expérimentation comme une tentative de réactiver une matérialité perdue, de rétablir un processus de travail physique autour de l'image photographique ou de créer des liens entre les systèmes de reproduction analogique et digital, la photographie et la peinture – à l'instar des peintres, d'ailleurs, l'artiste produit des images uniques, non reproductibles, matérialisées dans des objets singuliers.

Corine Noël

Passionnée par le monde de l'enfance – son patronyme n'y est sans doute pas pour rien – Corine Noël imagine et conçoit du mobilier pour chambres d'enfants dans un esprit ludique qui fait la part belle à la douce imagerie infantile, tout en se souciant de leur caractère pratique : chacune de ses réalisations tente en effet d'offrir une vraie prise en main de l'objet par l'enfant de manière à l'accompagner pratiquement dans sa vie quotidienne. Les finitions sont particulièrement soignées et si aucune des fonctions habituelles de ce mobilier n'est négligée par l'artiste, toutes ses créations se distinguent visuellement des standards en la matière. Appréciant la chaleur du bois, Corine Noël confie la réalisation concrète de ses projets à des artisans de sa région.

Romain Pousseur

Natif de Liège, l'intérêt de Romain Pousseur pour la photographie est né de son désir de pratiquer un autre langage que la peinture, de maîtriser un autre moyen d'expression qui lui permette de capturer la substance poétique des choses, au-delà ou en-deça de leur réalité, pour la couler dans une forme plastique. Il décrit volontiers l'univers de ses créations comme formant un monde où les couleurs crient, choquent et se multiplient dans une ambivalence entre joie et tristesse, vie et mort – la passion y a toujours sa touche, la dérision sa pointe, la sensualité sa récurrence. Ses photographies comme ses tableaux suivent leur propre fil, au gré de la vie : une ligne de conduite instinctive où l'artiste puise sa réflexion, les sujets qu'il aime exprimer de biais. Car Romain Pousseur recourt volontiers au mythe et à la métaphore, parsème son œuvre d'indices et d'allusions, pratique le détour et le collage graphiques pour jouer avec le regardeur à qui il demande un effort : celui de s'impliquer dans la rencontre avec son travail labyrinthique. Il aime également relier son art à diverses autres formes d'expression, dont celles qui passent par le langage : il n'est pas rare qu'un tableau, une image s'accompagne d'une citation extraite d'un film ou d'un livre, dont il considère qu'elle transcrit son intention à lui.

Écoute la musique, la mélodie divine
Sweet sin, sweet sin
Ne renferme pas ta nature féline
Sweet sin, sweet sin

L'esprit échancre n'est jamais « clean »
Sweet sin, sweet sin
Alors, ... avec les diables les idées coquines
Sweet sin, sweet sin

Sweet sin, sweet sin,
darling ...

Laurent Trezegnies

Depuis 2010, Laurent Trezegnies propose des installations éphémères, le plus souvent dans l'espace public. Il privilégie les lieux de passage – cage d'escalier d'un centre d'art, couloir, esplanade d'un musée, etc. - qu'il analyse avant d'intervenir pour matérialiser sa perception de l'espace et tâcher d'apporter un point de vue inédit sur celui-ci. Lauréat du Prix de la Jeune sculpture de la Fédération Wallonie-Bruxelles en 2014, il a en fait d'abord pratiqué la

peinture : c'est précisément sa pratique picturale qui l'a conduit ensuite à exploiter, dans ses installations, des matériaux industriels variés dont la capacité expressive est généralement tenue pour inexistante. Le ruban adhésif a amorcé le processus : c'est en l'utilisant pour construire ses tableaux qu'il a découvert d'autres possibilités à ce matériau, le faisant quitter l'espace de la toile pour intervenir à grande échelle au sein de l'architecture, de la ville ou de la nature. Ainsi également des filets, des cordes de couleur ou des sangles qui ont servi à composer ses installations à l'extérieur comme à l'intérieur du Palais abbatial : en les détournant de leur usage habituel pour les intégrer *in situ* dans un travail à portée esthétique et plastique, Laurent Trezegnies met au jour les richesses expressives insoupçonnées de ces matériaux ordinaires qui, arrachés à leur usage domestique ou fonctionnel et mis en forme par l'artiste, permettent de donner de nouvelles vibrations au lieu investi, en le dotant de nouvelles perspectives, d'autres points de fuite. Et du coup, les passants appréhendent des espaces mille fois traversés autrement : l'installation est une invitation à voir autrement ce que, trop souvent, ils ne regardent même plus – elle ouvre ainsi la voie à une régénération poétique de leur quotidien.